LE CULTE DES ARBRES ;

O U

IDÉE DE L'ÉTAT HEUREUX DES PREMIERS HOMMES,

GUIDÉS PAR LES SEULES LUMIÈRES DE LA RAISON.

ORIGINE DU DESPOTISME FÉODAL ET SUPERSTITIEUX.

AVANTAGE DU CULTE DE LA RAISON, SUR LE CULTE CATHOLIQUE.

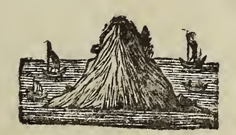
DISCOURS prononcé le quartidi 4 ventôse, à la Société Populaire de la Section de la République, à l'occasion de la plantation de l'arbre de la liberté.

PAR le citoyen GUIBOURT,

INSTITUTEUR, membre de ladite Société, membre et professeur de géographie de la Société d'institution nationale.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA SOCIÉTÉ.

Citoyen de l'Univers, qui parcours la terre et les cieux, reconnois dans l'ordre admirable qui s'y trouve, la puissance et l'infinie sagesse d'un Dieu : c'est l'honorer que de suivre la raison qu'il te donna pour guide ; qu'elle te serve à confondre l'homme corrompu, le fourbe et l'oppresseur. *Par le même.*



A PARIS,

DE l'imprimerie de G.-F. GALLETTI, imprimeur de la Section de la République, aux Jacobins Saint-Honoré.

L'an II de la République Française, une et indivisible.

RAISON, ÉGALITÉ, LIBERTÉ, FRATERNITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

SOCIÉTÉ POPULAIRE
DE LA
SECTION DE LA RÉPUBLIQUE.

DISCOURS
DU
CITOYEN GUIBOURT,

Prononcé le 4 ventôse de l'an second de la République, à l'occasion de l'arbre de la liberté, que la Société Populaire de la section de la République a planté à la porte du lieu de ses séances.

Citoyens et frères,

L'auguste cérémonie qui nous rassemble en ce jour, nous rapproche du temps heureux où les hommes n'obéissoient qu'aux lois bienfaisantes de la nature ; cette tendre mère n'a plus à gémir de voir tous ses enfans méconnoître sa voix, et se prosterner aux pieds du monstre assassin, qui, après s'être approprié les productions destinées à leurs besoins, ne leur en livre une portion, qu'après l'avoir ternie

de son haleine pestiférée; avant que toutes les passions conjurées eussent vômi le parricide despotisme, nos bons ayeux célébroient comme nous la plantation des arbres.

NAISSANCE. A la naissance d'un enfant, toute la famille se rassembloit, et le nouveau sociétaire, après avoir reçu de chaque membre le baiser d'une fraternelle alliance, étoit porté sur une colline ou montagne voisine, où le plus âgé plantoit un jeune arbre que la hache respectoit toujours. » Comme » cet arbre (disoit-il ensuite) va croître en force, et ses » rameaux touffus offrir aux foibles oiseaux un asyle sûr » et tranquille, aux cultivateurs harassés un abri contre l'ex- » cessive chaleur du jour ; que cet enfant croisse de même » en force et en vertu, que le foible trouve toujours auprès » de lui un secours salutaire, le vieillard chancelant un solide » appui; que le créateur de la raison, la faisant briller en lui, » d'un éclat aussi vif que ces astres suspendus sur nos têtes, » il soit pour le genre-humain une source de lumière, qui » ajoute au bonheur de ses frères. »

Tous les ans à pareil jour, l'enfant se rendoit avec ses parens sous l'arbre qui lui étoit dédié; là il pénétroit son cœur du vœu que la famille avoit formé pour lui, vœu qui, presque toujours, étoit parfaitement exaucé.

PUNITION. Si par malheur, la société se trouvoit obligée de sévir contre lui, l'écorce de l'arbre chéri reprochoit à son cœur l'espèce de flétrissure qu'elle recevoit.

FUNÉRAILLES. Lorsqu'après une vie d'autant plus longue qu'elle avoit été plus sobre et plus laborieuse, son corps gissoit inanimé, ses cendres étoient déposées au pied du même hêtre qui avoit présidé à sa naissance; des vieillards scrutoient alors tous les instans de sa vie publique et privée; rien n'échappoit

à leurs recherches, le jugement qu'ils en portoient étoit sans appel, et le lieu de la sépulture d'un homme qu'ils avoient jugé digne d'être honoré, étoit en vénération, proportionnellement au mérite de celui qui y étoit inhumé. Chez un peuple familiarisé avec toutes les vertus, on n'honore point ceux qui ne sont que modérément justes, généreux, bienfaisans; il faut avoir en vertu, la même supériorité sur ses semblables, que nous en trouvons au soleil sur les autres astres.

MARIAGE. C'étoit sous l'arbre et sur la tombe d'une femme, dont tous les jours étoient marqués par des traits d'un doux attachement pour son époux, d'une tendresse éclairée pour ses enfans : c'étoit sur le lieu qui rappelloit à la mémoire un si parfait modèle d'amour et de chasteté, qu'une jeune et timide amante, les yeux baissés, les joues parées des roses de la pudeur, juroit à celui que son cœur choisissoit pour époux, une tendresse à toute épreuve ; sentiment que le bouillant jeune homme promettoit de rendre au centuple.

JUSTICE. C'étoit sous l'arbre et sur la tombe de l'homme incorruptible et pacificateur, que le chef de famille terminoit les différens; le respect que l'on portoit à la mémoire d'un juste, étouffoit le ressentiment et les haines qui naissent du vil égoïsme : celui qui étoit venu dans ce saint lieu, le cœur plein d'amertume et de mécontentement pour un frére, n'en sortoit jamais qu'avec les sentimens de la plus pure satisfaction, et disposé à tout sacrifier désormais, pour entretenir avec lui la paix et l'harmonie.

MORALE. C'étoit sous l'arbre et sur la tombe de l'homme dont la saine morale étoit la plus conforme aux lois de la nature, que le chef de famille instruisoit ses enfans sur leurs droits imprescriptibles, sur leurs devoirs réciproques, et sur les sentimens dont ils devoient se pénétrer pour l'être supréme.

« Voyez (leur disoit-il) tout ce qui nous environne, une terre » qui, devenant fertile sous la main laborieuse qui la cultive, » fournit à tous nos besoins : un ciel où la présence d'un soleil » vivifiant, annonce les heures du travail, et où les ombres » de la nuit, produites par son absence, invitent le cultivateur » fatigué, à réparer ses forces épuisées, dans les douceurs du » repos : ces merveilles ne sont point l'effet du hasard ; un » être, oui, un être dont la puissance et la grandeur nous » sont inconnues, est l'auteur de ces prodiges. Le plus grand » bienfait dont il gratifia l'homme, est sans doute la *Raison* : » c'est elle qui nous dit que nous avons un égal droit aux pré- » cieux dons de la nature ; c'est elle qui établit dans nos » cœurs ce juge sévère qui applaudit à ce que nous faisons » de bien, et nous reproche le mal dont nous nous rendons » coupables. *Raison*, sublime présent de la divinité, c'est en » suivant ce que tu inspireras à nos ames, que nous croyons » devoir rendre hommage au divin bienfaiteur, qui a jugé trop » foibles les organes de l'homme, pour soutenir la connoissance » de ses perfections » . . . C'étoit là tout le culte que nos pères rendoient à Dieu ; et comme parmi les oiseaux, aucun ne prétend au droit de présenter au souverain être l'hommage mélodieux des chants de tous ; aucun aussi, parmi les premiers hommes, n'avoient eu la mauvaise foi de prétendre que les vœux de ses frères deviendroient dans sa bouche plus agréables à la divinité... Ils n'avoient jamais consacré d'arbre à la mémoire des hommes libres ; le mot de liberté leur étoit inconnu, parce qu'ils n'avoient aucune idée de l'esclavage. Ils ne durent cette malheureuse connoissance qu'à la fatale confiance de leur postérité... Lorsqu'une immense population eût fait sentir l'insuffisance des productions de la terre, ceux qui étoient le moins attachés à l'autorité paternelle, qui appré-cioient le moins l'avantage de n'avoir pour guide que des avis dictés par la tendresse, conçurent le projet d'aller faire pro-

duire à un sol éloigné, des subsistances que le pays natal ne pouvoit plus fournir à tous ; ils se choisirent des chefs pour les conduire dans le voyage, juger des différens qui surviendroient entr'eux, et enfin pour le partage des nouvelles terres qu'ils alloient défrîcher.

DESPOTISME. L'homme peu vertueux qui se trouve élevé en dignité, cherche d'ordinaire les moyens de s'y maintenir ; aussi ces nouveaux guides résolurent de conserver, de gré ou de force, une autorité qui ne devoit être que temporaire et révocable à volonté : pour parvenir à leur but, ils crurent ne devoir plus exposer au grand jour tous les actes du gouvernement ; ils abandonnèrent les arbres pour se retirer dans l'intérieur de leurs demeures, où ils forgèrent les chaînes qui devoient assujétir la postérité.

NOBLESSE. Les plus audacieux qui étoient déjà dignes de figurer parmi ceux que nous avons connus sous le nom de nobles, reçurent pour prix du secours qu'ils leur avoient prêté, le droit de tourmenter, pressurer ces malheureux, qui n'étoient coupables que de foiblesse.

FANATISME. Ceux enfin qui, pour être plus lâches, n'avoient pas moins d'ambition, parvinrent à force d'adresse, de fourberie et d'imposture, à se faire passer pour interprétes de la volonté des Dieux, et formèrent une troisième tyrannie, qui, pour sourire davantage, n'est pas moins féroce que les premières.

Peuples de la terre, voilà votre histoire. Français, voilà l'origine de toutes ces autorités prétendues sacrées, que tu as eu le courage de renverser : puisque notre patrie est libre, ne devons-nous pas nous rapprocher du culte de nos bons ayeux ? Planter comme eux des arbres sous lesquels nous célébrerons les fêtes des vertus ? nous aurons de plus à chomer celles des

triomphes de la liberté sur la tyrannie qu'ils ne connoissoient point.

Hommes de toutes les sectes, vous tous qui n'avez point encore lu dans le livre de la *Raison*, pourriez-vous nous accuser d'athéisme, d'idolatrie ? Non, nous reconnoissons l'existence d'un Dieu, et ce Dieu est le vôtre, celui de toutes les nations ; nous pouvons différer dans le mode de lui présenter nos hommages ; mais cette différence chez vous, est l'ouvrage de la plus vile fourberie et de la plus hypocrite scélératesse, en respectant, en vous garantissant jusqu'à la propriété de vos erreurs, devons-nous laisser dans votre code, cette maxime atroce et sanguinaire, des Charlemagne et des inquisiteurs romains ? *Crois, ou je te tue.* N'avons-nous pas le droit de nous prémunir contre la fureur du fanatisne, qui voit échapper sa proie ? La *Raison* ne persécute point l'homme qui, de bonne foi, croit suivre le bon chemin ; elle l'éclaire. Examinons donc, sans prévention, les motifs qui vous attachent à votre culte, au mépris du nôtre.

MYSTÈRES. Votre religion, dites-vous, est fondée sur beaucoup de mystères ; tant pis, la nôtre en a peu, et ils ont sur les vôtres cet avantage, que nos plus petits enfans les comprennent et expliquent à merveille. Si je vous demandois, comment est-ce que dans vos mystères, *trois ne font qu'un ?* comment est-ce qu'une femme chaste, devient mère, en conservant dans toute sa fraîcheur la virginité, cette sensitive fleur, qui se fanne pour toujours à l'approche encore incertain de la maternité ? Vous me répondriez, que la foi pour être méritoire, doit être aveugle ; que la bible, qui ne peut mentir, assure que les Bethsamites furent accablés de calamnités, pour avoir jetté sur l'arche sainte, des regards trop curieux ; qu'Oza fut frappé de mort, pour avoir eu la louable intention de l'empécher de tomber, en portant sur elle une main qui n'étoit point sacrée : que plusieurs peuples,

enfin, sont condamnés à d'éternels supplices, pour n'avoir mis que de foibles obstacles à l'indiscrétion des chefs qui vouloient lire dans le livre de l'infaillibilité... Dans notre culte, *la liberté, l'égalité, la constitution*, fondées sur la *raison* que *Dieu* nous donna dans sa bonté, sous trois compagnes inséparables, leur association est *une* et *indivisible*; de leur union naîtra tout *naturellement* le bonheur des Français. Le despotisme en fureur ose-t-il menacer leur empire? douze cent mille nouveau *Titans* paroissent, la foudre à la main pour venger la mort de leurs frères; le trône de *Jupiter* chancelle, cet usurpateur écrasé sous les débris, attestera leur triomphe, et leurs noms seront immortels comme leur gloire... Dans une religion où tout est mystérieux, la curiosité doit être un crime capital, comme dans l'empire de la *raison*, c'est une faute impardonnable de marcher dans le sentier ténébreux qui conduit au despotisme. En un mot, vos mystères sont compagnons des vices de mille et une espèce, qui, pour paroître moins difformes, vont se cacher sous la couronne des rois, sous la pourpre, la triple tunique et la thiare de vos grands prêtres. Mais chez nous, la vérité paroît toute nue, la vertu ne peut rester cachée; c'est elle qui, pour se montrer, perce l'habit du sans-culotte.

MIRACLES. Vous qui nous vantez vos miracles, faits par des prêtres, qui ont eu pour témoins des prêtres, qui les ont transmis à d'autres prêtres; doutez-vous de ceux de la liberté? N'avez-vous pas vu ces masses colossales de droits, de priviléges, d'honneurs exclusifs, que l'art des tyrans paroissoit avoir établi sur des fondemens inébranlables, et auxquels tant de milliers de siécles sembloient commander de la vénération? Ne les avez-vous pas vu, dis-je, s'affaisser et disparoître sous le niveau de l'égalité? tel la fable nous peint Hercule sur le Mont-Abila, il appuie

sur sa massue: O révolution ! déjà les Nymphes de l'Océan, jointes à celles de la Méditerannée, célèbrent par des danses et des concerts civiques, le bonheur inespéré de *sororiser* ensemble... Ce sont des miracles que nous voyons tous, qui se passent sous vos yeux, auxquels vos prêtres, en criant de toute leur bouche : *vive la république* ! ont rendu un témoignage éclatant ; et avouez qu'en cela, ils ne ressembloient pas mal à ce *diable*, qui, chassé du corps d'un malheureux, crioit, en s'enfuyant : *vive Jesus* !... Un jour, et ce temps n'est pas éloigné, vous verrez cette forteresse, où flotte encore l'étendart du fanatisme et de la superstition, abandonnée par ses défenseurs, s'écrouler au seul souffle de la *raison*, comme une tour de *dominos* que l'enfant construit et renverse... Mais, dites-vous, encore : votre foi a trouvé des hommes qui ont souffert courageusement la mort pour elle. Y a-t-il donc quelque chose de surprenant, de ce que des prêtres, dans des siècles d'ignorance, aient pu, sous promesse d'une éternité de bonheur, persuader à quelques centaines de gens crédules, que la mort qu'ils endureroient pour telle maxime, étoit une faveur spéciale du Ciel ? Pouvons-nous encore nous en étonner ? lorsque dans ce siècle de lumière, ces misérables imposteurs ont, par l'espoir d'une prochaine et glorieuse résurrection, séduits tant de milliers de gens, qui, dans la Vendée, viennent de tomber sous le fer de la vengeance nationale... Mais plutôt combien de nos braves défenseurs auroient pu se soustraire à la mort, s'ils eussent pu déguiser un instant la haine qu'ils avoient pour la tyrannie ? Combien d'entr'eux en versant leur sang, dont ces tigres couronnés ont une soif insatiable, n'ont pas regretté de n'avoir pas mille vies à sacrifier pour leur patrie ?

Ecoutez maintenant deux traits bien contrastans de votre morale et de la nôtre... Retire-toi de moi, dites-vous, enfant de pécheur, va cacher l'infâmie dont t'a couvert un père

trop coupable... Viens, chère petite amie, dit à son nourisson notre pauvre, mais vertueux cultivateur houilles : tes père et mère se sont rendus criminels envers notre patrie ; ils ont subi la peine dont la loi frappe les traîtres. Ton innocence a touché mon cœur, tu n'as rien perdu, tu trouveras en moi un père tendre, qui ne te chérira pas moins que ceux que je te donne pour frères : que la douceur, la bonté, l'amour de tes devoirs, te concilient l'amitié de tes compagnes ; et tes concitoyens ne verront en toi qu'un branche saine, entièrement dégagée de la corruption de la souche dont elle sortit »... Je ne m'appuyerai point, pour déraciner de vos cœurs ces maximes de superstition, du témoignage de ces êtres vils, qui, après avoir abusé de votre confiance, sont venus se faire une gloire authentique de vous avoir trompé : tout être qui publie avoir été sciemment et de son plein gré, un ministre d'imposture, est pour moi le *sphinx* qui, après l'explication de l'énigme, doit délivrer *Thèbes* d'une présence qui lui coûta tant de sang.

Et vous nations, opiniâtres dans votre aveuglement, qui, sous l'étendard du despotisme, prétendez arracher de nos mains le livre sacré de nos loix ; renoncez à vos projets liberticides, où nous allons allumer chez vous un volcan, qui, après avoir vomi par-tout la flamme destructice, ne laissera dans votre pays que cendres et traces de notre juste vengeance !

Peuple Français, et vous sociétés populaires, qui êtes spécialement chargées de la garde sacrée de nos droits, que par vos infatigables soins, le foible s'élève à la hauteur de votre énergie : que le même flambeau, que vous présenterez obligeamment à celui qui desire la lumière, allume le bûcher

qui doit consumer le fourbe et le conspirateur... Joignez-vous donc à nous, nations amies, et vous sur-tout *gens de couleur*, qui êtes rendus à une liberté, que la barbarie et l'avarice avoient vendue à la cupidité des richesses, à l'orgueil de certains êtres, qui, n'ayant pas le courage d'acquérir des vertus distinctives, se faisoient porter comme le *veau d'or* sur les épaules de leurs esclaves. Ne nous éloignons pas de la simple nature; soyons comme nos pères, les sectateurs de la raison : que l'arbre consacré à la liberté, en nous rappelant leur vertu et leur simplicité, soit pour nous le gage de notre indépendance et de l'anéantissement de toutes les tyrannies; ayons pour lui un saint respect qui se rapporte aux précieux bienfaits que nous tenons de *l'Être-Suprême* : c'est l'honorer, que de chanter la *raison* par laquelle seule nous le connoissons.

Air : *des Bonnes-Gens.*

RAISON long-temps captive,
Prête un instant ton flambeau;
De l'erreur convulsive,
Nous brûlerons le bandeau;
Puis des hochets des despotes,
Faisant un ardent bûcher,
Tous les Peuples patriotes
Marcheront dans ton sentier. *(bis.)*

Par le Citoyen GUIBOURT, Instituteur, rue Verte.

COUPLETS

POUR L'INAUGURATION DE L'ARBRE DE LA LIBERTÉ, SUR LA SECTION DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, CI-DEVANT DU ROULE.

AIR : *Du vaudeville de l'Amour Filial.*

LE voici : vos mains l'ont planté :
Quels fruits heureux il nous présage !
Puisse-t-il, fleuri d'âge en âge,
Vivre autant que la liberté.
S'il fut trop long-temps exotique,
C'est qu'il est fatal aux tyrans,
Qui l'avoient banni deux mille ans
Hors du sol de la République. (*Bis.*)

DANS la Suisse il s'est propagé ;
Il a langui dans la Belgique ;
Il prospera dans l'Amérique,
Dès que l'Anglais l'eut négligé.
Sous les Pôles, sous le Tropique,
Il prendra racine en tous lieux,
Mais ce qui lui convient le mieux,
C'est le sol de la République.

259.

Des couleurs de l'égalité,
Couronnons son auguste faîte;
Il saura braver la tempête,
Il croît pour l'immortalité.
Ecoutez ma voix prophétique,
Mon œil perce dans l'avenir:
Cet arbre saint ne peut mourir
Sur le sol de la République. (*Bis.*)

Que son feuillage protecteur
Offre un réfuge à la victime;
Mais, pour en écarter le crime,
Qu'on y suspende un fer vengeur!
Qu'il tombe sur la tête inique
De l'aristocrate endurci,
S'il osoit chercher un abri
Sur le sol de la République. (*Bis.*)

Extrait du procès-verbal de la société populaire de la section de la République, du 4 ventose, de l'an deuxième de la République, une et indivisible.

La société après avoir entendu un discours du citoyen Guibourt, l'un de ses membres, desirant propager les principes qui y sont contenus, en a arrêté l'impression au nombre de deux mille exemplaires, et l'envoi à toutes les autorités constituées, et sociétés populaires de la commune de Paris; elle a de même arrêté qu'il seroit imprimé à la suite du discours la chanson patriotique, dont lui a fait hommage le citoyen Cattrau.